



Entrer dans le monde des livres

Elle s'appelait Vjollca, elle devait avoir 10 ou 11 ans, elle était arrivée en Suisse depuis deux ou trois mois, elle parlait albanais, elle allait à l'école à Crissier dans la banlieue lausannoise, dans une classe d'accueil pour élèves allophones.

Un matin, elle était venue avec sa classe visiter la bibliothèque Globlivres, une bibliothèque interculturelle qui propose aujourd'hui quelque 28'000 livres dans 270 langues. Ses camarades de classe s'étaient vite dirigés vers les rayons qui contenaient des livres dans leurs langues. On entendait d'un bout à l'autre de la bibliothèque fuser des exclamations de joie: «Hé t'as vu, ce livre je l'avais au Portugal! Oh, il y a Caperucita roja! Ouah, regarde, un livre en tamoul sur mon pays, le Sri Lanka!» Ses camarades s'étaient inscrits comme lecteurs à la bibliothèque, avaient choisi des livres dans leur langue pour les emporter à la maison.

Vjollca, elle, n'avait pas emporté de livres. Elle ne savait pas lire, elle n'était jamais allée à l'école dans son pays. Après cette visite à la bibliothèque, elle y revenait souvent, pour regarder des livres. Un jour, la bibliothécaire lui a proposé un *Abetare*, un abécédaire albanais illustré. Vjollca a pris le livre qu'on lui tendait, l'a ouvert, puis feuilleté. Timidement, elle s'est approchée de la bibliothécaire avec un grand sourire, et a déchiffré «l-u-l-e» en ajoutant: «Je comprends, c'est écrit *lule*.» Avec cette fleur (*lule* signifie fleur en albanais), Vjollca était entrée dans le jardin de la lecture.

Histoire d'acculturations

Que nous rappelle, à nous enseignants, cette anecdote sur l'apprentissage de la lecture? Nous savons bien sûr que celui-ci comporte, comme l'ont formalisé Roland Goigoux et Sylvie Cèbe (2006), à côté de la lecture-écriture de mots, à côté de la lecture de phrases, de la lecture de textes et de production de textes, une dimension que ces auteurs nomment l'*acculturation à la culture écrite*, et qui concerne le travail d'appropriation

et de familiarisation avec la culture écrite, ses œuvres, ses codes linguistiques et ses pratiques sociales. La visite dans une bibliothèque participe de cette acculturation, plus fortement encore pour une élève qui n'a pas encore été en contact avec l'écrit.

Ce que l'anecdote de Vjollca nous dit aussi, c'est que quand il s'agit d'apprendre à lire dans une langue qui n'est pas la langue maternelle, le lecteur est soumis à une double acculturation: acculturation au monde de l'écrit au sens défini ci-dessus, mais aussi à la culture véhiculée par la langue que le nouvel arrivant est en train d'apprendre. Entrer dans une culture écrite dans une autre langue que la langue 1, c'est aussi entrer dans une autre culture. Même si on n'apprend à lire qu'une fois, comme le souligne Dalgalian (2000), apprendre à lire dans une langue 2 comporte des obstacles auxquels le lecteur qui apprend à lire dans sa langue 1 n'est en principe pas confronté. Du côté linguistique, les obstacles sont lexicaux (il faut connaître les mots à l'oral et leur sens pour pouvoir accéder à leur sens à l'écrit), syntaxiques (il faut connaître la grammaire de la langue, l'agencement et les relations des mots dans la phrase pour en construire le sens), phonologiques (il faut découvrir des sons qui n'existent peut-être pas dans la langue 1). Les obstacles sont aussi culturels, en lien avec la connaissance du monde de référence auquel la langue renvoie. Comment, en effet, comprendre cet énoncé issu d'une méthode d'apprentissage de la lecture utilisée à Tahiti: *Ah oui, j'ai un perroquet, je vais faire de la salade de poisson*, si on a comme seule référence du perroquet le Coco de la Castafiore, et non pas un poisson des mers chaudes connu aussi sous le nom de «scare»?